



L'IRRATIONNEL COMME FORME : DIMENSIONS POÉTIQUES ET HERMÉNEUTIQUES CHEZ BERNANOS

Léna HOBEIKA

Université Saint-Joseph de Beyrouth, Liban

Résumé

Cet article interroge le statut de l'irrationnel dans l'œuvre romanesque de Georges Bernanos en proposant un déplacement critique par rapport aux lectures traditionnelles, majoritairement centrées sur ses dimensions théologiques, spirituelles ou symboliques. L'étude défend l'hypothèse selon laquelle l'irrationnel ne constitue pas chez Bernanos un simple motif thématique ni une catégorie interprétative, mais un principe poétique et herméneutique structurant, qui traverse simultanément la configuration du réel, la construction des figures romanesques et les modalités de lecture. S'inscrivant dans une perspective croisant philosophie, poétique et narratologie, l'analyse articule plusieurs régimes de pensée de l'irrationnel (Kant, Nietzsche, Freud, Weber, Otto), afin de montrer que l'œuvre bernanosienne dépasse l'opposition classique entre raison et non-raison pour instaurer une logique de l'excès, de l'indécidable et de la déstabilisation du sens. L'étude met en évidence trois configurations majeures : l'irrationnel comme excès du réel dans l'expérience de la grâce, le mal comme altérité irréductible de nature « numineuse », et la poétique de l'indécidable qui structure les récits en suspendant toute clôture interprétative. L'analyse narratologique et stylistique révèle ensuite que cette logique atteint son point d'accomplissement dans l'écriture elle-même, marquée par la fragmentation, les silences, les discontinuités syntaxiques et les stratégies d'ellipse, qui produisent une instabilité herméneutique. L'irrationnel n'est ainsi pas représenté dans le texte : il est produit par ses formes et ses dispositifs d'énonciation. En reconfigurant la lecture de Bernanos, cet article propose une conception de l'irrationnel comme expérience textuelle et opérateur formel de l'écriture moderne, ouvrant ainsi une perspective renouvelée sur les rapports entre littérature, pensée philosophique et crise des régimes classiques de rationalité.

Mots-clés

| *Grâce – Mal – Numineux – Surnaturel – Herméneutique.*

Abstract

This article examines the status of irrationality in the novels of Georges Bernanos by proposing a critical shift away from traditional readings, which have predominantly focused on theological, spiritual, or symbolic interpretations. It advances the hypothesis that irrationality in Bernanos does not function as a mere thematic motif or interpretative category, but rather as a structuring poetic and hermeneutic principle that permeates the configuration of reality, the construction of fictional figures, and the reader's interpretative activity. Drawing on an interdisciplinary framework combining philosophy, poetics, and narratology, the study brings together several theoretical approaches to irrationality (Kant, Nietzsche, Freud, Weber, Otto), in order to show that Bernanos' work transcends the classical opposition between reason and non-reason. Instead, it establishes a logic of excess, indeterminacy, and semantic destabilization. The analysis highlights three major configurations: irrationality as an excess of the real in the experience of grace, evil as an irreducible form of "numinous" alterity, and a poetics of indeterminacy that structures narrative discourse by suspending interpretative closure. A narratological and stylistic reading then demonstrates that this logic reaches its fullest expression in writing itself, characterized by fragmentation, silences, syntactic discontinuities, and elliptical strategies that generate hermeneutic instability. Irrationality is therefore not represented within the text; it is produced through its formal and enunciative structures. By rethinking Bernanos' work from this perspective, the article proposes a conception of irrationality as a textual experience and a formal operator of modern writing, opening new perspectives on the relationship between literature, philosophical thought, and the crisis of classical models of rationality.

Keywords

| *Grace – Evil – Numinous – Supernatural – Hermeneutics.*

Introduction

L'expérience humaine excède fréquemment les cadres de la raison. Depuis la philosophie classique jusqu'aux approches contemporaines de la subjectivité, de nombreux penseurs ont mis en lumière des dimensions de l'existence qui échappent à l'intelligibilité rationnelle. L'irrationnel ne désigne pas ici une absence de logique, mais ce qui résiste à la conceptualisation stricte de la raison discursive. Chez Kant, cette limite apparaît dans les objets que la raison ne peut saisir directement ; Friedrich Nietzsche y perçoit une force vitale que les constructions abstraites tendent à neutraliser ; Sigmund Freud en déplace l'enjeu vers l'inconscient, révélant des dynamiques psychiques échappant au contrôle du sujet ; enfin, Max Weber oppose la rationalité instrumentale à des modalités d'existence qui ne se laissent pas réduire à la seule logique de l'efficacité. En littérature, cette dimension a souvent été associée au fantastique, au surnaturel ou au mystère. Certaines œuvres dépassent toutefois ces catégories pour faire de l'irrationnel non plus un simple motif, mais une modalité singulière de configuration du réel et du langage. L'œuvre bernanosienne s'inscrit pleinement dans cette perspective. Ses romans, traversés par les thèmes de la grâce, du mal et de l'épreuve spirituelle, ont souvent été lus dans une perspective théologique ou métaphysique. Albert Béguin y voit « le romancier des profondeurs spirituelles » (Béguin, 1944, p. 47), tandis que Gaëtan Picon souligne « la présence obsédante de l'absolu » dans son œuvre (Picon, 1948, p. 85). Ces lectures ont néanmoins privilégié les contenus spirituels et symboliques de l'œuvre, accordant moins d'attention aux procédés par lesquels le texte instaure une dynamique de désorientation, d'incertitude et de débordement. Or, dans cette perspective, l'irrationnel ne relève ni d'un simple thème ni d'une catégorie interprétative : il traverse la matière même de l'écriture et en organise les effets. L'hypothèse défendue ici est que ce principe constitue un véritable moteur poétique. Il détermine simultanément la construction des figures romanesques, le déploiement narratif et l'activité herméneutique du lecteur. Autrement dit, il n'est pas uniquement représenté dans le texte : il émerge de ses dispositifs formels, à travers des procédés de débordement, d'instabilité et d'indécision. La démarche mobilise une approche poétique, narratologique et interprétative, attentive aux modalités par lesquelles le texte construit une ouverture du sens. L'étude s'appuie principalement sur *Sous le soleil de Satan*, *Journal d'un curé de campagne*, *L'Imposture* et *Monsieur Ouine*, œuvres où la tension entre visible et invisible, grâce et mal, stabilité et indécision atteint une intensité remarquable. Dès lors, une interrogation centrale se dégage : comment ce principe cesse-

t-il d'être un simple contenu thématique pour devenir une manière de configurer le réel et une écriture capable de déstabiliser les cadres habituels de l'interprétation ? Afin d'éclairer cette problématique, l'analyse se déploiera selon quatre axes complémentaires. Elle essayera d'abord de mettre en lumière l'expérience d'un réel qui excède les cadres de la rationalité, notamment à travers les manifestations de la grâce. Elle examinera ensuite l'altérité irréductible du mal, envisagée comme force opaque et résistante à toute saisie rationnelle. Dans un troisième temps, elle interrogera la poétique de l'indécidable, ainsi que les formes d'irruption du surnaturel dans le tissu narratif. Enfin, elle analysera les effets produits par la matérialité même de l'écriture, en tant qu'elle participe à la construction du sens et de ses zones d'instabilité.

1. La grâce et l'excès du réel

Chez Bernanos, l'irrationnel ne rompt pas avec le réel : il en constitue une intensification, un excès qui dépasse les cadres ordinaires de l'intelligibilité. Cette logique peut être rapprochée de la distinction proposée par Max Weber entre rationalité instrumentale – fondée sur le calcul et l'efficacité – et formes d'expérience qui échappent à toute logique finalisée. Cette tension est particulièrement visible *dans Sous le soleil de Satan*. La rencontre entre l'abbé Donissan et le maquignon en offre une illustration centrale. La scène suspend toute interprétation stable : le personnage, perçu dans la nuit, oscille entre figure ordinaire et présence inquiétante, jusqu'à se transformer dans le regard du prêtre en une figure presque démoniaque. Rien ne permet de trancher entre hallucination, perception spirituelle ou projection intérieure. Cette indécidabilité rejoint la logique du fantastique décrite par Tzvetan Todorov, mais chez Bernanos, elle ne débouche jamais sur une résolution. L'hésitation ne trouve aucune résolution définitive ; elle s'impose comme une structure constitutive de l'expérience. Cette expérience peut également être rapprochée de ce que Rudolf Otto désigne comme le *mysterium tremendum*, cette confrontation à une présence qui fascine autant qu'elle inquiète, et qui excède toute saisie rationnelle. Le texte l'exprime comme une lutte intérieure qui excède le sujet lui-même : « le plus téméraire combat qu'un homme n'ait jamais livré contre lui-même » (Bernanos, 1961d, p. 67). L'irrationnel désigne ici une zone où la frontière entre intérieur et extérieur devient instable. Cette déstabilisation se confirme dans la scène où Donissan affirme avoir reçu le pouvoir « de lire les âmes et de porter le péché des autres » (Bernanos, 1961d, p. 51). Face à Mouchette, il ne se limite pas à un jugement moral : il prétend accéder à une profondeur du mal qui excède

toute explication sociale ou psychologique. Son geste d'appropriation du péché de l'autre ne relève plus d'une logique psychologique, mais d'une expérience spirituelle irréductible aux cadres rationnels. Comme le souligne Jean Touzot, chez Bernanos, le mal ne se laisse jamais réduire à une causalité psychologique ou sociale : il constitue une force autonome qui désorganise les cadres rationnels de l'expérience : « Le mal n'est pas chez Bernanos un accident psychologique ; il relève d'un ordre spirituel qui déborde l'homme et l'enveloppe » (Touzot, 1967, p. 112). Dans *Journal d'un curé de campagne*, cette dynamique prend une autre forme. La célèbre formule « Tout est grâce » (Bernanos, *Journal d'un curé de campagne*, 1961a, p. 1014) ne clôt pas une démonstration : elle surgit au terme d'un processus de dépossession. Le récit diariste enregistre d'abord l'échec, la fatigue et la souffrance, avant de transformer cette expérience en voie d'accès paradoxale au sens. Cette logique n'est pas sans rappeler ce que Simone Weil nomme la « décréation », c'est-à-dire le dessaisissement progressif de soi comme condition d'accès à une vérité qui dépasse le sujet. Il s'agit d'un mouvement de déprise intérieure par lequel le sujet renonce à ses assurances et à ses constructions propres, afin de se rendre disponible à une forme de vérité qui ne relève ni de la maîtrise ni de l'appropriation. Dans cette perspective, l'expérience spirituelle ne s'ancre plus dans l'affirmation souveraine du sujet, mais dans son décentrement progressif, ouvrant un espace intérieur où la vérité ne se révèle qu'en tant qu'altérité irréductible. L'épisode de la maladie gastrique illustre aussi cette logique : loin d'être un simple détail réaliste, il marque une dépossession progressive du sujet, où la souffrance devient lieu d'une lucidité spirituelle. Dans ces deux œuvres, les figures ne relèvent ni d'une pathologie psychologique ni d'un conflit intrapsychique au sens classique. Donissan comme le curé d'Ambricourt se construisent dans une intériorité traversée par une altérité qui se situe au-delà du sujet. L'irrationnel ne désigne donc pas un contenu mystérieux, mais un mode d'expérience où les catégories de causalité et de psychologie deviennent insuffisantes. C'est en ce sens que l'expérience de la grâce s'y inscrit dans le réel sans jamais se laisser réduire à une explication psychologique. Bernanos déplace ainsi ce que la modernité associe à la rationalité – efficacité et maîtrise – vers une autre forme de cohérence, fondée sur la dépossession, l'épreuve et le sacrifice. Comme l'observe Michel Estève, l'univers bernanosien donne à voir une transcendance toujours incarnée dans l'épreuve concrète, jamais séparée de l'expérience vécue. Chez lui, la vérité n'y est plus démonstrative : elle est vécue, intérieure et irréductible à l'objectivation.

2. Le mal comme altérité numineuse

Si l'irrationnel ouvre, chez Bernanos, à une expérience de la grâce, il ne peut être compris indépendamment de son envers : le mal. La critique a souligné à juste titre la singularité de sa représentation, en rupture avec les cadres psychologiques ou moraux habituels. Pour Albert Béguin, il ne relève pas d'un conflit intérieur, mais d'une présence du démoniaque dans le réel lui-même, qui donne à l'expérience romanesque une densité spirituelle particulière. Jean Touzot insiste également sur cette irréductibilité où le mal se soustrait à toute explication psychologique et déstabilise les cadres rationnels de l'expérience : « le mal ne relève jamais d'une simple pathologie de la conscience ; il s'impose comme une réalité qui déborde les mécanismes psychologiques ordinaires et désoriente la perception même du réel » (Touzot, 1967, p. 125). Cette perspective permet de comprendre que le mal, chez Bernanos, ne peut être réduit à une construction subjective ou à un dysfonctionnement de la conscience individuelle. Il excède les catégories de la causalité psychologique pour s'imposer comme une présence qui travaille l'expérience de l'intérieur, en perturbant les repères stables. Dès lors, il ne se contente pas d'affecter le sujet : il reconfigure son rapport au réel, en introduisant une forme d'opacité irréductible dans ce qui semblait relever de l'évidence. Michel Estève, enfin, montre qu'il ne s'agit jamais d'une simple négativité, mais d'une force active en tension avec la grâce : « Chez Bernanos, le mal n'est jamais une simple absence ou une pure négation ; il possède une présence, une efficacité, une puissance d'action qui ne prennent tout leur sens qu'en relation avec les forces de la grâce. » (Estève, 1961, p. 105). Ces approches convergent vers une même idée : le mal bernanosien ne se laisse ni réduire à une faute morale, ni absorber par une lecture psychologique. Il ne constitue pas seulement l'opposé de la grâce, mais une forme d'altérité qui reconfigure l'expérience du réel. Le mal peut être éclairé par la notion de « numineux » proposée par Rudolf Otto, entendu comme expérience du « tout autre » (Otto, 1929, p. 36). Plus précisément, le numineux se manifeste comme *mysterium tremendum et fascinans*, c'est-à-dire comme une présence à la fois attirante et terrifiante, qui résiste à toute saisie conceptuelle immédiate. Dès lors, le mal apparaît lui aussi sous une forme ambivalente, mêlant répulsion et fascination, et se dérobe à toute fixation stable du sens. Cette ambivalence est particulièrement visible dans *Sous le soleil de Satan*, où la rencontre entre Donissan et le tentateur ne se laisse réduire ni à une projection psychique, ni à une figure ontologique fixée. Elle met en jeu une altérité qui fissure l'identité du sujet lui-même. En ce sens, Bernanos rejoint certaines théories de l'ombre,

entendue non comme un simple contenu refoulé de la psyché, mais comme une altérité intérieure qui confronte le sujet à ce qui lui échappe et fragilise son unité. Toutefois, cette approche dépasse le cadre strictement psychologique, dans la mesure où cette altérité est inscrite chez Bernanos dans une perspective également spirituelle. Contrairement à certaines lectures qui l'associent au conflit intrapsychique, le mal chez Bernanos n'est pas produit par le sujet : il advient comme une présence qui le déborde. Cette logique se prolonge dans des figures comme Germaine Malhorthy, où apparaît une forme troublante d'adhésion au mal, suggérée par la formule d'une « délectation du mal » (Bernanos, 1961d, p. 95). Le mal n'y est plus seulement transgression, mais expérience affective. Le suicide de Mouchette ne peut être ramené à une causalité psychologique ou sociale : il marque un point de rupture où l'expérience humaine atteint une zone d'excès qui échappe à l'intelligibilité. L'angoisse y acquiert une profondeur que l'on peut rapprocher, chez Søren Kierkegaard, du « vertige de la liberté » (Kierkegaard, 1990, p. 38), c'est-à-dire d'une expérience où le sujet se découvre exposé à la possibilité même de ses choix, dans une ouverture vertigineuse du possible. Toutefois, chez Bernanos, cette dynamique est déplacée : l'angoisse ne relève plus seulement d'une tension existentielle liée à la liberté, mais s'inscrit dans une logique plus radicale, celle d'un mal agissant au sein même du réel et travaillant de l'intérieur ses structures les plus profondes. Dans *Monsieur Ouine*, cette logique change d'échelle : le mal n'est plus événement mais atmosphère. Il ne s'incarne plus dans une action identifiable, mais dans une lente désagrégation des liens et des discours. Il agit moins comme force spectaculaire que comme processus de dissolution du sens. À travers ces différentes figures, le mal bernanosien se donne comme une réalité que les catégories psychologiques, morales ou sociales ne suffisent pas à circonscrire. Il traverse les personnages au lieu de se limiter à leurs intentions ou à leurs actes. C'est en ce sens qu'il constitue une forme d'expérience limite, où le sujet se trouve confronté à une altérité que ses propres capacités de compréhension ne parviennent plus à contenir. Dès lors, l'irrationnel ne désigne pas seulement une ouverture vers la transcendance, mais aussi la manifestation d'une altérité négative qui résiste à toute rationalisation. Plutôt que d'opposer raison et irrationnel, Bernanos met en jeu une expérience où les catégories explicatives deviennent insuffisantes face à ce qui se joue dans l'épaisseur du vécu. Dans cette perspective, le mal ne relève pas d'un motif thématique isolé, mais participe d'une poétique de l'épreuve : il engage le sujet dans une confrontation avec une réalité opaque, où le sens ne se donne jamais de manière stable, mais se construit dans une tension permanente.

3. Une poétique de l'indécidable et de l'opacité

L'irrationnel chez Bernanos ne transforme pas seulement les thèmes ; il reconfigure en profondeur les formes narratives elles-mêmes, en s'inscrivant dans une poétique de l'indécidable qui brouille constamment les frontières entre réel et surnaturel. Si la critique a souvent insisté sur la dimension spirituelle ou théologique de cette présence de l'invisible – ainsi que le souligne Monique Gosselin-Noat lorsqu'elle affirme que « chez Bernanos, le visible n'est jamais séparé de l'invisible, mais constamment traversé par lui » (Gosselin-Noat, 2015, p. 138) ou encore Michel Estève évoquant un « réalisme surnaturel où l'invisible affleure sans cesse sous l'épaisseur du quotidien » (Estève, 1961, p. 164) –, peu d'études ont véritablement interrogé les conséquences formelles de cette présence sur l'organisation même du récit, sur ses modes d'énonciation, ou encore sur la stabilité des instances narratives. C'est précisément dans cette perspective que s'inscrit la présente analyse, qui propose de considérer l'irrationnel non comme un simple contenu représenté, mais comme un principe structurant de l'écriture romanesque. Cette dynamique peut être éclairée par la définition du fantastique proposée par Tzvetan Todorov, selon laquelle le fantastique repose sur une hésitation entre explication naturelle et surnaturelle : « Le fantastique occupe le temps de cette incertitude » (Todorov, 1970, p. 29). Les textes de Bernanos mobilisent cette hésitation, mais en déplacent profondément la logique. Chez lui, l'indécision ne constitue pas un moment provisoire appelé à être résolu par une explication finale ; elle devient une donnée structurelle du récit, une modalité durable de perception du réel, qui affecte aussi bien les personnages que le lecteur. L'incertitude n'est donc plus une étape de la narration : elle en devient l'un des principes organisateurs. Dans *Sous le soleil de Satan*, la rencontre avec le diable en offre une illustration exemplaire. Les indices narratifs s'y multiplient sans jamais converger vers une interprétation univoque ; au contraire, ils se contredisent ou se déplacent, empêchant toute lecture stabilisée : « Possédé, ou fou, dupe de ses rêves ou des démons, qu'importe [...] » (Bernanos, 1961d, p. 195). L'usage récurrent de modalisateurs – « sans doute », « il semblait », « peut-être » – inscrit ainsi l'incertitude non seulement dans les événements racontés, mais au cœur même de l'énonciation. Le doute cesse alors d'être thématique ; il devient syntaxique, discursif et perceptif. Cette poétique de l'indécidable se prolonge dans *L'Imposture*, notamment à travers le personnage de Cénabre, où l'irrationnel ne se manifeste plus uniquement dans la confrontation avec une altérité extérieure, mais dans la désorganisation progressive de l'intériorité elle-même. Son rêve n'y apparaît pas comme une

simple projection psychique ou comme le prolongement symbolique d'un conflit intérieur ; il acquiert une autonomie propre, comme s'il devenait une puissance agissante capable d'envahir la conscience : « Il vivait déjà dans son rêve, et de ce rêve il ne devait attendre nulle merci » (Bernanos, *L'Imposture*, 1961, p. 336). Le rêve n'est plus ce que le sujet contient ou traverse ; il devient ce qui l'envahit, l'absorbe et le livre à une réalité intérieure désormais étrangère à lui-même. Comme le souligne Dominique Salin, Cénabre demeure pris dans « des forces qui excèdent la psychologie ordinaire » (Salin, 2009, p. 513). L'irrationnel ne relève donc plus du spectaculaire ou de l'événementiel : il affecte les structures mêmes de la subjectivité. Cette désorientation intérieure trouve son prolongement dans le motif du double, particulièrement perceptible dans les scènes de miroir de *L'Imposture*. Le reflet ne confirme plus une identité stable ; il devient au contraire le lieu d'une altération inquiétante, d'une étrangeté surgissant au cœur même du familier : « la glace renvoyait l'image intolérable d'un visage transformé par la peur » (Bernanos, *L'Imposture*, 1961, p. 334). Le miroir ne fonctionne plus comme dispositif de reconnaissance, mais comme opérateur de dédoublement et de dissociation. Il ne s'agit dès lors plus d'un simple trouble psychologique, mais d'une fracture identitaire, où le sujet se découvre traversé par une altérité interne qui lui échappe. Cette instabilité peut être rapprochée des analyses de Julia Kristeva sur « l'étranger intérieur » (Kristeva, 1974, p. 71). Loin de désigner une altérité extérieure et identifiable, Kristeva montre que l'étrangeté est constitutive du sujet lui-même : elle ne vient pas du dehors, mais se loge au cœur de l'intériorité psychique. Le sujet se découvre ainsi fondamentalement divisé, habité par une part opaque, irréductible aux catégories de la conscience et de l'identité. Ce déplacement permet de penser l'angoisse et la déstabilisation identitaire non comme de simples troubles psychologiques, mais comme l'expression d'une division constitutive du sujet moderne. Ainsi, l'irrationnel dépasse chez Bernanos le cadre d'une simple dramaturgie du fantastique ou d'un « réalisme surnaturel » tel que l'a défini la critique antérieure. Il ne constitue plus seulement une modalité de représentation du mystère ; il devient une catégorie formelle qui structure en profondeur l'organisation du récit et suspend toute possibilité de clôture interprétative. Dans l'univers bernanosien, il n'intervient pas uniquement dans des épisodes exceptionnels ou dans l'irruption du surnaturel, mais informe la construction même du texte : son rythme, ses silences, ses bifurcations et ses zones d'indétermination. Les événements ne s'enchaînent plus selon une logique strictement causale, et les perceptions, les discours ou les expériences des personnages demeurent constamment marqués

par l'ambiguïté et l'instabilité. Dès lors, le roman bernanosien ne construit pas une énigme destinée à être résolue selon une logique de révélation finale ; il engage au contraire le lecteur dans une expérience durable de l'incertitude, où aucune interprétation ne peut s'imposer de manière définitive. L'indécidable cesse alors d'être un simple effet narratif pour devenir la condition même de l'expérience de lecture.

4. L'écriture de l'excès et l'instabilité herméneutique

Si cette poétique de l'indécidable transforme en profondeur l'architecture narrative, elle trouve sans doute son accomplissement le plus radical dans la matérialité même de l'écriture, là où la langue cesse d'organiser le sens pour devenir le lieu de son débordement. Cette hypothèse opère un décentrement critique des lectures dominantes de l'œuvre de Georges Bernanos, longtemps centrées sur ses dimensions spirituelles, théologiques ou métaphysiques. La critique a en effet privilégié la grâce, le mal, la sainteté ou le combat spirituel, faisant de Bernanos avant tout un romancier de l'invisible et du surnaturel. Sans contester la fécondité de ces approches, cette étude propose d'opérer une inflexion critique : il ne s'agit plus d'interroger ce que l'œuvre bernanosienne donne à voir de l'irrationnel, mais d'analyser les dispositifs textuels à travers lesquels celui-ci se construit, se déploie et acquiert sa puissance de signification. Cette perspective rejoint l'intuition de Jean Starobinski selon laquelle « la forme n'exprime pas seulement le sens, elle le génère » (Starobinski, 1970, p. 207). L'irrationnel, dans l'écriture de Bernanos, ne constitue pas un contenu préalable que le texte mettrait en scène ; il naît de la dynamique même du discours et de l'activité de lecture. Cette logique apparaît d'abord dans le traitement du discours intérieur. Le monologue intérieur devient chez Bernanos un espace de déstabilisation du sujet. Comme le souligne Belinda Cannone, il exprime « une vision de l'être en proie à une solitude ontologique » (Cannone, 1998, p. 60). Dans *L'Imposture*, le discours de Cénabre se déploie sous une forme fragmentée : « Il n'avait aucun vice à satisfaire [...] Alors, quoi ? (...) » (Bernanos, *L'Imposture*, 1961, p. 287). Cette parole ne construit pas une identité stable, mais en révèle la dissolution progressive. Ruptures logiques, interrogations sans réponse et blancs discursifs traduisent l'impossibilité pour le sujet de coïncider pleinement avec lui-même. La parole n'apparaît plus ici comme le lieu d'une maîtrise ou d'une transparence de soi, mais comme l'espace d'une dépossession progressive, où le sujet se découvre traversé par une altérité qui excède sa conscience. Une telle dynamique rejoint la réflexion de Maurice Blanchot sur l'expérience de l'écriture,

lorsqu'il évoque « une parole où celui qui parle se retire dans ce qu'il dit » (1969, p. 56). Chez Blanchot, l'acte de parole ne confirme pas l'autorité du sujet parlant ; il en révèle au contraire l'effacement, au profit d'une parole devenue autonome, irréductible à une intention pleinement consciente. Dans l'œuvre de Bernanos, cette logique prend forme dans une écriture qui déstabilise l'identité du sujet et le met face à une part de lui-même obscure, fragmentée et difficilement saisissable. Cette crise du sujet se prolonge également dans une poétique du non-dit. Dans *Sous le soleil de Satan*, l'épisode du viol de Mouchette n'est jamais représenté directement ; il est déplacé hors du champ narratif par des ellipses et des indices indirects. Les points de suspension guident la reconstruction de ce que le texte refuse de dire : « Puis une minute encore elle ne vit plus que deux yeux... » (Bernanos, 1961d, p. 91). L'événement devient un chaînon manquant du récit. Ces suspensions permettent, selon Claire Barel-Moisin, de rendre « présent typographiquement ce que le texte refuse de décrire » (Barel-Moisin, 2002, p. 72). Le silence n'est donc pas absence de sens, mais, selon Dupeyron-Lafay, « une saturation du dire » (Dupeyron-Lafay, 2008, p. 115). Ces blancs empêchent toute fixation définitive du sens. Cette logique d'excès se retrouve dans la structure narrative. Les romans bernanosiens rompent avec la linéarité causale du roman réaliste et adoptent une organisation discontinue, où « le morcellement devient le moyen le plus sûr de passer l'événement sous silence » (Escarment, 2001, p. 64-65). Cette désarticulation touche aussi la texture de l'écriture. Parataxes, anacoluthes et aposiopèses produisent une instabilité qui fragilise la lisibilité du texte. Les phrases parataxiques traduisent la fracture intérieure des personnages. Dans *Monsieur Ouine*, l'anacoluthie introduit une ambiguïté référentielle : « ses longues mains... » (Bernanos, *Monsieur Ouine*, 1961, p. 1135). L'écriture crée ainsi une béance où s'affrontent désir de dire et impossibilité de formuler. La langue cesse ainsi d'être un simple instrument de clarification pour devenir, selon Julia Kristeva, « le lieu où le sens se fait et se défait simultanément » (Kristeva, 1974, p. 261). Dans la poétique bernanosienne, cette instabilité du langage ne relève pas d'un simple effet stylistique : elle participe pleinement à une poétique de l'ambiguïté où les mots, loin de fixer définitivement le réel, en révèlent au contraire les failles et les zones d'ombre. Les ruptures syntaxiques, les silences, les ellipses, les glissements de focalisation ou encore l'indétermination de certaines voix narratives contribuent à faire du texte un espace mouvant, où le sens ne se donne jamais d'emblée, mais se construit progressivement à travers l'acte même de lecture. Le lecteur est ainsi amené à adopter une lecture active, en revenant constamment sur les signes pour en reconstruire progressivement le

sens. L'ensemble de ces procédés ouvre ainsi sur une expérience herméneutique au sens où la définit Paul Ricœur : « L'herméneutique est la théorie des opérations de la compréhension dans leur rapport avec l'interprétation des textes » (Ricœur, 1969, p. 73). En ce sens, l'herméneutique ne se réduit pas à une méthode de lecture ni à un cadre théorique appliqué de l'extérieur au texte ; elle renvoie plus profondément au processus par lequel le sens se construit dans l'échange entre l'œuvre et son lecteur, voire dans une dynamique interprétative où les significations demeurent ouvertes. C'est précisément dans cet espace d'incertitude, d'opacité et de reconfiguration permanente du sens que s'inscrit l'écriture de Georges Bernanos. L'apport de cette étude consiste alors à déplacer le regard critique : l'irrationnel n'est plus seulement appréhendé comme un contenu thématique ou comme une manifestation du surnaturel dans l'univers romanesque, mais comme un véritable effet de lecture, produit par les modalités mêmes de l'écriture et par la dynamique interprétative qu'elle impose au lecteur. Les ruptures syntaxiques, les silences et les ambiguïtés participent ainsi d'une poétique de l'indétermination qui fragilise la compréhension rationnelle. Le lecteur est constamment sollicité à combler les blancs et à interpréter les zones de résistance du texte. Dans cette configuration, l'écriture ne représente plus le mystère : elle en reconduit l'expérience. Elle produit une excédence du sens, où le signe ne renvoie jamais à une signification pleinement stabilisée. L'irrationnel apparaît ainsi moins comme un thème que comme un principe actif d'écriture, transformant la lecture en une expérience d'ouverture permanente.

Conclusion

Au terme de cette réflexion, il apparaît que l'irrationnel, chez Georges Bernanos, ne se réduit ni à une thématique du surnaturel ni à une simple représentation du conflit psychologique. Il constitue au contraire un principe structurant, à l'œuvre dans la représentation du réel, l'expérience spirituelle et les formes mêmes de l'écriture. L'analyse a montré qu'il ne s'oppose pas au réel, mais en révèle les zones d'excès et d'opacité, ouvrant ainsi un espace de surabondance du sens que les cadres ordinaires de l'intelligibilité peinent à contenir. Cette logique traverse également l'expérience du mal, conçu non comme catégorie morale ou psychologique, mais comme altérité irréductible, engageant le sujet dans une épreuve à la fois existentielle et interprétative. Elle se prolonge dans une poétique de l'indécidable, où l'incertitude ne constitue pas un moment transitoire du récit, mais une condition durable de la lecture. L'irrationnel n'y fonctionne pas comme énigme à résoudre, mais comme structure d'ouverture du

sens. En ce sens, il rejoint l'espace herméneutique décrit par Paul Ricœur, où la compréhension se construit dans et par l'interprétation. Cette dynamique atteint son point d'accomplissement dans l'écriture elle-même. Fragmentation narrative, silences et discontinuités syntaxiques participent d'une poétique de l'excès, par laquelle l'irrationnel n'est plus seulement représenté, mais produit par les formes du texte. Le langage devient ainsi le lieu d'une instabilité constitutive, où le sens se fait et se défait. L'apport de cette étude consiste dès lors à déplacer le regard critique : l'irrationnel n'est plus à penser comme contenu thématique ou métaphysique, mais comme principe poétique et herméneutique inscrit dans les structures de l'écriture. Dans l'œuvre de Bernanos, il n'est pas un objet représenté, mais un effet produit par la dynamique du discours et de la lecture. Cette perspective ouvre enfin des prolongements comparatistes, en invitant à interroger d'autres écritures du XX^e siècle où l'irrationnel devient moins un motif qu'un principe formel de déstabilisation du langage et du réel. Ainsi, l'irrationnel n'apparaît pas comme l'envers de la raison, mais comme l'une des modalités par lesquelles la littérature moderne explore les limites du pensable, du dicible et de l'interprétable.



BIBLIOGRAPHIE

- BAREL-MOISAN, C. (2002). *Stratégies du refus de la parole, limites du langage : indicible ou silence*. Université de Pau et des Pays de l'Adour, Centre de poétique et d'histoire littéraire.
- BÉGUIN, A. (1944). Bernanos. Neuchâtel : La Baconnière.
- BERNANOS, G. (1961a). *Journal d'un curé de campagne*. Paris : Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade.
- BERNANOS, G. (1961b). *L'Imposture*. Paris : Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade.
- BERNANOS, G. (1961c). *Monsieur Ouine*. Paris : Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade.
- BERNANOS, G. (1961d). *Sous le soleil de Satan*. Paris : Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade.
- BLANCHOT, M. (1969). *L'Entretien infini*. Paris : Gallimard.
- CANNONE, B. (1998). *Narrations de la vie intérieure*. Paris : Klincksieck.
- DUPEYRON-LAFAY, F. (2008). « Voix de l'indicible : l'impossible travail du deuil ». In *L'Indicible dans les œuvres de fantastique et de science-fiction* (p. 103-121). Paris : Michel Houdiard.
- ESCARMENT, J. (2001). « La fable et l'ineffable dans Monsieur Ouine de Georges Bernanos ». In D. Rabaté (dir.), *Dire le secret* (p. 57-68). Bordeaux : Presses universitaires de Bordeaux.
- ESTÈVE, M. (1961). *Bernanos et le roman*. Paris : Lettres modernes Minard.
- GOSSELIN-NOAT, M. (2015). Bernanos romancier du surnaturel. Paris : Pierre-Guillaume de Roux.
- KIERKEGAARD, S. (1990). *Le Concept de l'angoisse*. Paris : Gallimard.
- KRISTEVA, J. (1974). *La Révolution du langage poétique : l'avant-garde à la fin du XIX^e siècle : Lautréamont et Mallarmé*. Paris : Seuil.
- OTTO, R. (1929). *Le Sacré*. Paris : Payot.
- PICON, G. (1948). Georges Bernanos. Paris : Robert Marin.
- RICŒUR, P. (1969). *Le Conflit des interprétations : essais d'herméneutique*. Paris : Seuil.
- SALIN, D. (2009). « Bernanos et Brémond : l'énigme de L'Imposture ». *Études*, 410(4), 507-516.
- STAROBINSKI, J. (1970). *La Relation critique*. Paris : Gallimard.
- TODOROV, T. (1970). *Introduction à la littérature fantastique*. Paris : Seuil.
- TOUZOT, J. (1988). *Bernanos ou le démon de la vérité*. Paris : Gallimard.



BIOGRAPHIE

Léna Hobeika est docteure en lettres françaises. Sa thèse, dirigée par le professeur Jad Hatem, porte sur la mystique et l'antimodernité chez Charles Péguy et Georges Bernanos. Elle enseigne la langue française à la Faculté des langues et de traduction de l'Université Saint-Joseph, ainsi qu'à l'École supérieure des affaires et à l'Institut français du Liban. Ses recherches s'inscrivent à la croisée de la littérature française du XX^e siècle, de la mystique chrétienne et de la critique de la modernité. Elle a notamment publié : « Le mythe du vampire féminin dans *Mademoiselle Christina* »,

Studia Universitatis Babeş-Bolyai Philologia, 66/1, p. 63-70 ; « La femme dans l'univers de Bernanos : entre tentation et rédemption », *Studia Universitatis Babeş-Bolyai Philologia* ; « Mémoire en résistance, mémoire en prière », *Annali Curcio*, Rome.



BIOGRAPHY

Léna Hobeika holds a PhD in French literature. Her dissertation, supervised by Professor Jad Hatem, focused on mysticism and antimodernity in the works of Charles Péguy and Georges Bernanos. She teaches French at the Faculty of Languages and Translation of Saint Joseph University of Beirut, as well as at the École supérieure des affaires and the Institut français du Liban. Her research lies at the crossroads of twentieth-century French literature, Christian mysticism, and the critique of modernity. She has published, among other works, “Le mythe du vampire féminin dans Mademoiselle Christina,” *Studia Universitatis Babeş-Bolyai Philologia*, 66/1, p. 63-70; “La femme dans l'univers de Bernanos : entre tentation et rédemption,” *Studia Universitatis Babeş-Bolyai Philologia*; and “Mémoire en résistance, mémoire en prière,” *Annali Curcio*, Rome.